

Faut-il raconter des histoires de changement climatique aux enfants ?

"Pourquoi l'eau elle monte ? Ils vont tous se noyer ?", demande mon fils de 6 ans. Dans le noir de la salle de cinéma, alors que se déroulent les premières scènes de Flow, le chat qui n'avait plus peur de l'eau, du réalisateur letton Gints Zilbalodis, et que l'adorable chat noir, protagoniste de ce dessin animé, risque d'un instant à l'autre d'être englouti, mon cerveau hésite sur la marche à suivre.

Il ne fait aucun doute pour moi que le film décrit un monde post apocalyptique dans lequel les calottes glaciaires ont fondu sous l'effet d'un réchauffement intense, engendrant une submersion massive. Les êtres humains ont d'ailleurs disparu corps et biens, ça s'est mal passé pour eux. Je renonce pourtant à livrer mon exégèse et rassure illico à l'aide de quelques arguments bibliques. "C'est comme dans l'histoire de l'arche de Noé, sans Noé. Ça va bien se passer." C'est intellectuellement faible, mais pas faux d'un point de vue narratif. Le chat devient marin et apprend à cohabiter avec ses compagnons d'odyssée, une sorte de castor, un lémurien, un gros chien et un oiseau à longues pattes. Presque tout ce monde animal s'en sort, grandi, après avoir vécu de folles aventures. Ouf !

Mais il est encore fort rare de trouver les belles histoires de la crise écologique. Cet oxymore est-il même prononçable ? A la bibliothèque municipale L'Heure joyeuse, la plus vieille de France consacrée à la jeunesse, dans le 5e arrondissement de Paris, on se pose la question devant les rayonnages de livres. Vingt-cinq mille titres sont en accès libre. Après une recherche rapide, Jean-Jacques Lagrange, son directeur, en trouve 475 classés au mot-clé "écologie", tous genres confondus, la plupart déjà empruntés parce que "c'est dans l'air du temps", constate-t-il.

Dans son petit bureau situé à mi-chemin entre les réserves et les salles de lecture, il a mis quelques œuvres d'imagination en pile. Pour les plus jeunes lecteurs, des albums : des histoires d'animaux marins jouant avec des déchets, celle d'un paresseux, dernier habitant d'une forêt luxuriante méthodiquement tronçonnée. "Pour la plupart, ce sont des docu-fictions en quelque sorte, ils décrivent un monde horrible, pourri par les humains, et véhiculent un message : regarde ce qu'il va se passer si ça continue comme ça", constate Jean-Jacques Lagrange. A ce tarif-là, je sens bien que je n'ai aucune chance pour les histoires du soir face aux super-héros dont raffole mon fils.

Des autrices et auteurs s'attellent pourtant à faire naître ceux du monde d'après. Comme Jérémie Moreau, illustrateur, qui a récemment pris la tête d'une nouvelle collection, intitulée "Ronces", chez l'éditeur Albin Michel Jeunesse, pour donner une place aux "histoires écologiques". "Nous ne sommes pas des lanceurs d'alerte, nous n'avons pas pour tâche de culpabiliser. Notre rôle, c'est de mettre des lunettes poétiques et de trouver comment la fiction peut remplir sa part sur la question du changement climatique et arriver à créer du beau à partir de ces thématiques angoissantes", explique-t-il.

. *Des monstres et des héros*

Dans le premier album pour enfants de l'auteur, *La Chambre de Warren* (2023), le dieu Pan, exaspéré par la folie des hommes, en a perdu ses notes de musique. Il se transforme en dragon furieux qui souffle la sécheresse, crache des inondations et s'apprête à mettre la planète en pièces. Les animaux apeurés trouvent refuge dans la chambre de Warren, un petit garçon. Alliés, ils résistent à l'effondrement du monde et recomposent ensemble la mélodie capable d'apaiser Pan. "Finalement, une chose qui marche depuis toujours, c'est de créer des monstres pour donner forme à nos peurs et des héros qui peuvent les vaincre et nous redonner espoir", remarque Jérémie Moreau.

.../...

Les jeunes lecteurs de *La Chambre de Warren* ont-ils les idées claires sur ce que raconte cette fable ? "A aucun moment je ne parle de changement climatique, c'est un conte, et pourtant les enfants décodent parfaitement cela. Il y a un enjeu fort à ce que le registre du symbolique s'empare de ces questions", note-t-il. Symbolique également la manière dont le refuge de Warren et des animaux s'organise, calfeutré grâce à de la mousse et des brindilles, de la boue et des racines. Car façonner de nouveaux imaginaires passe pour l'auteur par une résistance aux stéréotypes de la modernité toute-puissante.

Un point de vue que partage Tom Tirabosco, illustrateur suisse dont la bande dessinée *Terra Animalia* (La Joie de lire, 128 pages, 24,90 euros), coécrite avec l'auteur Patrick Mallet, est en compétition pour le prix Eco-Fauve Raja du Festival de la bande dessinée d'Angoulême, fin janvier 2025. Dans un futur lointain, deux humains "délestés de tout attirail technologique", précise-t-il, reviennent sur la Terre que leur espèce a quittée après l'avoir ravagée, et doivent composer une relation avec les animaux qui y ont repris leurs droits et établi des règles de vie. Une jeune lycéenne se risque à fraterniser avec eux.

La bande dessinée "pensée pour la famille, à partir de 10 ans jusqu'aux adultes", ne cache rien de la responsabilité humaine dans la crise écologique, sans plomber le moral. Une gageure, inspirée en partie par son expérience de père. "La résistance, en tant que parents, consiste à aller vers des images chaleureuses, qui permettent l'imagination, l'évasion, et à partir de là, on peut parler de sujets sérieux, si on y met une forme pas déprimante", explique Tom Tirabosco. Épris de nature depuis l'enfance, engagé de longue date dans les causes écologiques, l'auteur met pourtant en garde. "Un livre n'est pas un manifeste politique. Je fais en sorte de créer des récits épiques, d'y inclure des aspects mythologiques, et c'est cela le plus difficile", reconnaît-il.

. *Ne jamais sous-estimer l'enfance*

Existe-t-il un mode d'emploi pour façonner de nouveaux imaginaires, dire la catastrophe écologique en cours et inventer des héros qui y cheminent, sans tuer l'espoir des jeunes lecteurs ? Certainement pas, estime l'écrivaine Marie Pavlenko, qui invente des récits pour les adultes comme pour les enfants, et compare plutôt son travail à celui d'une pâtissière. "Mes idées reposent plusieurs années, je me mets à écrire parce que j'ai l'intuition que le gâteau que j'ai mis au four est cuit", précise-t-elle.

C'est ainsi qu'en 2012, l'un de ses fils, alors âgé de 5 ans, lui a fait remarquer un arbre dont l'écorce "bougeait". Le tronc était en réalité arpenté par des fourmis. Huit ans plus tard, Marie Pavlenko a publié *Et le désert disparaîtra* (Flammarion jeunesse, 2020), l'histoire "d'un enfant qui n'a jamais vu d'arbre". Samaa, son héroïne, vit dans un monde steppique et privé d'oxygène. Pour imiter les hommes, chasseurs de bois, elle se lance dans le désert et découvre un être vivant, pourvu de feuilles, qu'elle tente de sauver de l'abattage. "Écrire un livre sombre et lumineux à la fois, c'est très difficile", souligne l'écrivaine.

Ce roman d'apprentissage s'est vendu à 40 000 exemplaires, un succès. Marie Pavlenko estime pourtant "qu'il manque des œuvres" pour dire la catastrophe aux enfants. "C'est très important de ne jamais sous-estimer l'enfance. C'est le monde qu'on leur lègue, pourquoi le leur cacher ? Mais c'est aussi à nous de leur donner les armes, de les soutenir, de leur proposer autre chose", juge-t-elle. Et donc de leur raconter les histoires qui les habiteront jusqu'au monde de demain.

par Cécile Cazenave

(La Matinale du Monde – vendredi 3 janvier 2025)

<https://www.lemonde.fr/la-matinale>